

FAMILLES BONIN ET COURCHESNE

QUELQUES SOUVENIRS COMMUNS

Un peu avant Noël 2020, Maurice et Jean-Louis Courchesne ont accepté l'invitation de Gérard et Jean-Louis Bonin de rassembler les souvenirs communs d'enfance. Les quatre cousins ont partagé leurs souvenirs, qui ont ensuite été enrichis par l'apport d'autres participants. Les échanges ont débordé le cadre prévu initialement. Aux souvenirs d'enfance, on en a ajouté plusieurs autres. Tout ce que vous lirez concerne la famille d'Alcide Bonin et Anne-Marie Lemire et celle d'Eugène Courchesne et Albertine Lemire. Comme la famille d'Arthur Courchesne et Rose-Anna Lemire est parente au même titre avec les Bonin, on l'a incluse dans nos souvenirs.

Les initiateurs du projet m'ont fait l'honneur de m'offrir la rédaction du document final. Je les remercie de leur confiance. Veuillez noter qu'en plaçant le contenu par ordre chronologique ou logique, je n'ai en rien touché au texte des souvenirs. Je les ai reliés entre eux en les présentant et ajoutant quelques commentaires. Ce document est divisé en trois parties: souvenirs d'enfants, souvenirs d'adultes, les Lemire-Courchesne.

Vous, les gens de la parenté, les Bonin, Lemire et Courchesne, que vous ayez participé ou non à ces échanges, que vous ayez des souvenirs ou non, vous trouverez ici une partie de notre histoire de famille. Bonne Lecture.

Jean-Louis Courchesne

PREMIÈRE PARTIE: SOUVENIRS D'ENFANTS

« Les îles de l'enfance

Dorment sur l'eau du Temps.

On ne saurait y revenir

Qu'avec des pas d'enfant.»

(Gilles Vigneault)

Ces paroles si vraies de notre grand poète m'ont invité à indiquer l'âge que nous avions au moment où remontent nos souvenirs. Devant un souvenir d'enfant, en considérant les dates, les faits et l'âge de l'enfant, on pourrait parfois dire en vérité que ce n'est pas à ce moment que telle chose est arrivée, ou que ce n'est pas tout à fait comme ça. Je réponds que l'enfant dit vrai..

« L'enfant n'a pas encore la notion du temps: elle se développera avec sa collection de souvenirs qu'il devra apprendre à classer. L'enfant peut se tromper sur la date d'un souvenir, cela n'empêche pas que ce qu'il rapporte est bien arrivé, même si c'est à un autre moment. L'enfant retient mieux les lieux et les personnes, et même le sentiment éprouvé, et cela ne trompe pas. Ce que vous allez lire n'est pas un traité d'histoire mais des souvenirs d'enfants. Retournons donc à notre jeune âge avec des pas d'enfant; nous ne verrons que de la joie et du bonheur. N'est-ce pas là le plus beau souvenir pour nos deux familles? N'est-ce pas aussi le souvenir global de toutes ces rencontres qui ne sont pas passées à l'histoire, mais où nous étions simplement heureux d'être ensemble, les enfants Bonin et Courchesne?

Escale des Bonin chez les Courchesne à Durham-Sud en 1950

Les enfants d'Albertine avaient plusieurs fois entendu leur mère chanter ce refrain que des garçons de la famille Lemire avaient composé à l'occasion du mariage d'Anne-Marie et d'Alcide Bonin: « Alcide Bonin est descendu des États pour venir chercher sa femme à Canada ». Et voilà qu'en juin 1950, on pouvait chanter: Alcide Bonin ramène sa femme à Canada, avec les huit enfants qu'ils ont déjà. Ils ont entre dix ans et onze mois. Comment tout ce monde a-t-il pu loger avec les Courchesne dans leur petite maison? Dans ces vieilles maisons, on trouvait de l'espace partout et on pouvait placer tout le monde pour la nuit. Voici ce que Gérard Bonin, qui avait dix ans, écrit, et ce que d'autres ont ajouté.

C'est notre arrivée chez vous à South Durham le 11 juin 1950. Vous nous avez hébergés pendant une ou deux semaines. (J'ai tellement de souvenirs que je crois que ce fut plus d'une semaine).

Vous étiez une famille nombreuse ainsi que nous. L'intégration fut instantanée comme si nous avions été ensemble tout le temps.

Ce fut pour nous un émerveillement que de découvrir un autre monde, celui de la campagne avec une vie au grand air et beaucoup de découvertes, machinerie agricole, etc., ainsi que des nouveaux jeux avec nos cousins et cousines.

Vous avez tous été très généreux avec nous les enfants. C'est que notre langage, surtout moi, était un langage de mots français et anglais. Votre tolérance fut telle que je n'ai aucun souvenir du moindre problème. Ce fut bien difficile quand nous avons aménagé dans notre premier logement. Les nouveaux copains me regardaient la bouche ouverte, ne comprenant pas ce que ce curieux

d'immigrant avec en plus un accent différent voulait dire. Alors, je devais refaire ma phrase en espérant me faire comprendre.

J'ai accompagné Eugène pour la distribution de lait en pinte la majorité des jours. Au retour, tante Albertine faisait le lavage et stérilisation des pintes afin que le tout soit prêt pour le remplissage. Évidemment pas de pasteurisation ni homogénéisation, cependant, la traite était faite avec tellement de précautions que c'était un lait avec un gros collet de crème sur le dessus de la pinte qui était livré.

Pendant ce temps, Alcide mon père était à la recherche d'un logement qui fut trouvé près de la ligne de la Celanese ainsi qu'à la recherche d'un emploi qui fut comme par hasard, homme responsable de la section maintenance à la Celanese.

commentaire 1: : Jean-Louis B. (8 ans)

Je me souviens que les garçons nous avaient fait faire le tour du propriétaire jusqu'aux pâturages, une vraie leçon d'agriculture probablement donnée par Jean-Louis du haut de ses 8 ans, Albert et Maurice, étant plus jeunes, affichaient un air de fierté.

Puis je me suis levé tôt quelques matins pour vivre moi aussi la "run" de lait. J'avais été bien impressionné par le lavage des bouteilles et surtout des gants que tante Albertine et probablement Hélène, Monique et Thérèse mettaient pour ce travail. La maison me paraissait bien loin du chemin, à 300 pieds environ. Je pense bien qu'on a connu le système des deux tablées pour les repas. Et j'ai été fasciné par la façon d'attraper les mouches qui étaient tellement nombreuses à se coller sur les rubans couleur orange en tire-bouchon qui pendaient du plafond de la cuisine. Il me semble que c'était la première fois que je voyais ce procédé.

Commentaire 2: Denis B. (Presque 6 ans)

Nous voilà au Québec, à Durham-Sud, chez oncle Eugène et tante Albertine « la sœur de maman ». Notre séjour durera 15 jours le temps requis pour que papa trouve un logis pouvant recevoir une famille de 10 personnes. Nos hôtes ont montré beaucoup de générosité et de courage en nous accueillant, eux, qui avaient déjà une famille à loger et à nourrir. Je me souviens d'avoir passé plusieurs heures dans une chambre au deuxième étage à feuilleter des séries d'Astérix, de Tintin et autres bandes dessinées, collectionnées par la famille. Le Bulletin des agriculteurs captait aussi mon attention quoique ma capacité à lire fût très faible à cet âge, mais j'appréciais les bandes dessinées. Oncle Eugène avait une route de distribution de produits laitiers frais et je l'ai accompagné dans sa tournée de livraison, au moins à une occasion. Durant les journées, papa se

rendait à Drummondville pour trouver un loyer et chercher un emploi comme menuisier/charpentier.

Commentaire 3: Jean-Louis C. (8 ans)

Je me souviens du séjour de la famille Bonin chez nous. Si vous êtes arrivés le 11 juin, Monique, Thérèse et moi allions à l'école jusqu'au 23. Hélène terminait son école normale à Sherbrooke. Comme tout était nouveau pour vous, vous avez sans doute gardé plus de souvenirs que nous. Depuis notre arrivée à South Durham, la venue de l'été nous faisait espérer la visite de nombreux cousins et cousines, surtout durant le temps des foins. Les pères travaillent à la Celanese ou au « Coton » et venaient nous aider durant leurs vacances. Ils se succédaient avec leur épouse et au moins les plus jeunes enfants. Il y avait parfois tellement de monde qu'on était plusieurs à coucher dans la grange. Vous accueillir était donc dans nos traditions. Tout le monde chez nous était content d'avoir de la visite. Que de souvenirs de ces heureux moments de notre enfance! C'est là qu'on voit que ce n'est pas la richesse qui rend les enfants heureux. En réalité, nous étions pauvres, mais nous avons des parents pour qui nous étions tout. Autant de vos parents que des nôtres, on peut dire que l'accueil faisait partie de leur ADN.

J'étais frappé par le fait que j'avais un cousin du même nom et du même âge que moi. C'est sans doute pourquoi je me rappelle assez bien son visage, son allure plutôt svelte et la couleur de sa chemise, qui était beige. Qui peut contrôler? J'étais un peu impressionné: il venait des « États » et, pour moi, il y avait du mystère là-dedans. Nous avons dû bien nous entendre. J'ai gardé ce souvenir très spécial de ces jours: j'étais seul avec maman et ma tante, à la table de la cuisine et elles se parlaient de leurs Jean-Louis. J'ai oublié ce que maman disait de moi, mais ma tante expliquait les trucs qu'elle utilisait pour tenter son Jean-Louis, qui était porté à ne pas assez manger quand il était petit. Par exemple, elle laissait traîner des biscuits un peu partout. Bien des petits garçons en auraient profité. De toutes façons, mon cousin est toujours vivant 70 ans plus tard.

Gérard, Jean-Louis et même le petit Denis se souviennent de la livraison du lait. La voiture était tirée par Prince, un cheval calme et sympathique, qui se souvenait assez bien de notre clientèle et ne s'arrêtait pas chez les clients de M. Ouellet, notre concurrent. J'imagine papa présenter ses jeunes neveux à tout le monde au village. Ce que Denis écrit m'invite à souligner que, quand il y avait trop de monde, et même sans cela, les chambres du deuxième étage devenaient le royaume des enfants. C'est là qu'étaient nos livres et notre Meccano, entre autres. Notre collection des Aventures de Tintin s'enrichissait à chaque anniversaire et à Noël. Jean-Louis parle de ces fameux collants à mouches. Ils prenaient les mouches, attirées par le sucré dont ils étaient enduits, mais c'était

moins drôle quand c'était nos cheveux qui s'y collaient. Aujourd'hui, il n'y a presque plus de mouches ni d'insectes volants à la campagne; c'est pourquoi il n'y a plus d'hirondelles alors qu'au début des années cinquante on comptait plus de soixante-dix nids dans la grange et autour... Vos découvertes me rappellent la joie pour des enfants de vivre à la campagne.

Les Bonin: une famille nombreuse: Jean-Louis C.

Le fait que voici a dû se passer vers le milieu des années cinquante. Lors de ma dernière visite à votre mère, en septembre 1992, elle me contait ceci. Peut-être vous en rappelez-vous.

Vous habitez déjà votre maison de Saint-Simon. Les enfants étaient tous dehors. Des visiteurs qui vous connaissaient assez peu ont demandé à vos parents de leur présenter les enfants. Quand vous avez été appelés, vous saviez la raison et, en petits fûtés, vous leur avez joué un tour. Vous êtes entrés par la cuisine en gardant une distance entre chacun et après la présentation, chacun sortait par la porte du salon pour se mettre en file pour entrer de nouveau. Il semble que c'est au troisième tour que les visiteurs ont commencé à se poser des questions. Il y avait bien des ressemblances, les enfants semblaient du même âge et le nombre commençait à grossir. Vos parents, qui étaient entrés dans le jeu, devaient être fiers de vous car votre mère m'en parlait quarante ans plus tard.

Commentaire: Suzanne B.

Moi je suis née en 1952, mais j'ai bien aimée l'explication de Jean-Louis Courchesne, dans l'extrait qu'il conte que les enfants d'Alcide sortaient par une porte et entraient à nouveau pour repasser devant les visiteurs. Jamais, j'aurais imaginé que mes parents avaient vécu cela. C'est bien coquin.

Quelques souvenirs de l'année 1958

De cette année-là, on a retenu plusieurs souvenirs. Les voici.

Séjour d'Alcide Bonin chez les Courchesne

En 1958, pour regrouper tous les enfants du village et de la campagne, la commission scolaire, dont Eugène Courchesne était Président, a décidé de construire une nouvelle école en face de l'église, près de l'autre, inaugurée cinq ans plus tôt. Alcide est venu y travailler et a séjourné chez les Courchesne durant les travaux. Voici ce qu'écrit Maurice Courchesne, qui avait alors douze ans.

Mon oncle Alcide Bonin a travaillé comme charpentier de métier aux travaux de construction de cette nouvelle école, et logeait chez nous toute la semaine et retournait passer les fins de semaine avec sa famille à Drummondville Sud, rue Goupil.

Nous aimions sa compagnie, toujours agréable et tranquille, et je me souviens qu'il avait toujours quelque histoire drôle, énigmatique ou épeurante à nous raconter, du moins à ceux d'entre nous qui demeurions encore chez nos parents. J'avais 12 ans en 1958. C'est dommage que je n'aie conservé aucun souvenir précis de ses histoires mais je me rappelle de sa manière vivante de captiver notre intérêt et d'attendre nos réactions.

L'histoire du grippette qui montait l'escalier de la cave, la nuit, une marche à la fois, m'a particulièrement effrayé. Elle se terminait ainsi: "Je lève la trappe". J'avais vu beaucoup de monstres dans les livres d'histoire et j'imaginai celui-là.

Évidemment mes parents et lui, étant des parents et aussi de vrais amis, ils ne rataient aucune occasion de discuter intelligemment de sujets divers qui méritaient l'attention.

Ce fut une belle époque où les familles formaient comme un clan et où on connaissait énormément de cousins et cousines à qui parler ou avec qui s'occuper. La fréquentation des personnes qu'on appréciait était en soi un événement, une récompense.

De nos jours en 2020, le bien existe encore autour de nous mais dans un espace plus limité, moins exprimé et certainement moins visible. Mais au moins nous, qui savons, aurons vécu.....

Deux cousines chez les Courchesne

Ce souvenir se rattache au précédent, mais concerne les enfants. Il est rapporté par Jean-Louis Courchesne, qui avait seize ans, mais était peut-être encore enfant.

Maurice a bien décrit le séjour de notre oncle Alcide chez nous durant une partie de l'année 1958, alors qu'il travaillait à la construction de notre deuxième école pour permettre la centralisation de tous les enfants de South Durham au village. Ce fut la fin des écoles de rang. Nous avons alors appris à connaître notre oncle, avec son humour, incluant ses histoires et ses devinettes en anglais. Je l'entends encore demander: «What is the difference between...?» J'avais seize ans lors des vacances d'été cette année-là. Un dimanche soir, notre oncle arrive pour la semaine comme d'habitude, mais avec deux des filles, Alice et Hélène. Je crois que mes premiers essais pour me faire de petites amies n'ont pas été un succès. Je pensais qu'en les émouvant un peu, ça marcherait. Aussi, en allant aux framboises avec elles, je leur ai dit que j'avais vu un ours. Même si tout le monde a répété après moi que j'avais inventé l'affaire, c'est avec une grande réticence qu'elles ont finalement accepté d'y retourner avec maman. Un autre moment, je suis entré dans la maison, où elles se trouvaient, avec de gros verres fumés et un couteau de cuisine. De toutes façons, je devais être bien reconnaissable. Ce fut la fin de mes essais: même si je me suis très rapidement découvert et dis de ne plus avoir peur, elles n'ont plus voulu rien savoir de moi pour le reste de la journée. Tout le monde me trouvait fin, mais pas ce jour-là. Je ne me souviens pas ce que notre oncle a dit quand les filles lui ont raconté le drame mais moi, j'ai dû dire à maman qu'on devait me laisser vivre mon âge fou.

Commentaire 1: Alice Bonin (presque 8 ans))

Je me rappelle bien de mon séjour de deux semaines je crois et c'était avec ma sœur Hélène chez oncle Eugène et tante Albertine. Notre mère nous avait bien fait promettre d'aider notre tante qui avait une lourde tâche. Moi et Hélène avons bien à plusieurs reprises offert de l'aider dans ses travaux, mais la seule chose qu'on avait le droit de faire, c'était la vaisselle. Ensuite, elle disait : « Allez jouer ». Alors, on était en vacances, nous allions jouer dans la grange, je sautais en bas du Fannie dans un tas de foin. C'était une expérience formidable jusqu'à ce que je tombe sur de la crotte de chien; ce qui m'a vite arrêtée. Je pense qu'Hélène a toujours refusé de sauter. On observait les taupes qui sortaient de leurs trous dans les chemins dans la cours. Nous étions allées au village à la messe du matin, à deux sur un vélo, une seule fois, je crois. Nous avons trouvé cela loin. Je commençais à m'ennuyer et j'ai compris que j'étais bien loin de maman, impossible de la rejoindre à vélo. Alors, j'ai fait ma grande fille. Jean-Louis C. nous a bien agacées. Il n'y avait pas de moustiquaires à la fenêtre de notre chambre. Il disait que des ratons-laveurs allaient grimper jusque dans notre chambre durant la nuit. Un matin, il nous a dit que nous avions parlé tout haut pendant notre sommeil et que c'était en anglais et que même on se répondait l'une l'autre. Après ses suppositions sur les ours, nous étions allées avec notre tante dans un boisé, aux framboises (mon souvenir serait aux bleuets). Jean-Louis s'était caché derrière un arbre et s'est mis à faire des bruits d'ours. Notre tante se doutait bien que c'était lui et lui disait : « Jean-Louis, je sais que c'est toi ». Comme il ne répondait pas, elle n'a pas pris de chance et on est retourné à la ferme sans framboises (bleuets). Ma tante nous faisait des crêpes et nous montrait comme elles cuisaient en faisant de la belle dentelle croustillante tout autour; miam ! que c'était bon. Que de bons souvenirs !

Je me rappelle aussi, que lors de notre visite chez tante Albertine en famille, on était toujours reçu avec des attentions. Ma tante disait à l'une de ses filles de nous faire de la crème glacée maison ou du sucre à la crème.

Commentaire 2: Hélène Bonin (9 ans)

Voici mes souvenirs de deux semaines d'été passées sur la ferme d'Eugène et Albertine Courchesne de South-Durham. Maman avait dit à notre tante que papa nous y conduirait, moi et Alice. Tante Albertine était bien gentille avec des yeux perçants et un teint bronzé par le soleil. Une voix un peu rauque ne lui enlevait rien de sa joie et gaité qu'elle dégageait. Elle était presque toujours souriante et une fermière travaillante et attentionnée.

Oncle Eugène était souvent absent vu son travail dehors avec ses gars. Un homme pacifique et calme avec un air un peu sérieux. La maison de ferme était très accueillante. Je me souviens qu'il y avait un piano au rez-de-chaussée ainsi que plusieurs pots de plantes vertes sur le bas des fenêtres. Le chien familial se reposait sur son tapis près du poêle à bois qui était l'outil constant de tante Albertine.

Plusieurs chats m'attiraient, vu que nous n'en avions pas à Drummondville. Mon séjour de 2 semaines était pour aider notre tante dans quelques tâches (vaisselle, repas, jardin, remplir de lait les pintes propres prêtes à être livrées en y mettant un bouchon cartonné.

Notre petite chambre au 2^{ième} étage avait comme porte un rideau. Un des garçons, (Maurice ou autre) faisait des push-ups tous les jours, prenait la température et l'inscrivait dans un carnet pour comparaison. Il nous en informait chaque jour.

Ayant peur des vaches, je me suis contentée d'entrer dans la laiterie pour constater avec surprise que mon oncle mettait ses bacs à lait dans un grand contenant de ciment aménagé dans le plancher et rempli d'eau froide. Il livrait son lait lui-même.

Pour la récolte des foins, les gars le tassaient lousse sur la charrette. Une fois rendue à la grange un de nos cousins nous a demandé de tirer le câble de la grosse fourche qui était chargée de foin pour la monter et décharger le foin sur le haut de la grange. Seule, j'ai essayé, sans réussite. Alice s'est jointe à moi pour m'aider ; rien à faire, nous avons plutôt été montées avec le câble. Nos cousins ont bien ri de nous. Ils étaient taquins ces cousins. Mais je les aime toujours. Le dimanche matin, après la traite des vaches, c'était le cirage de chaussures que les hommes faisaient avant d'aller à la messe au village. Que de beaux souvenirs !

Commentaire 3: Jean-Louis C.

Oui, Hélène, c'est bien Maurice qui faisait ses push-ups et notait la température. Il a toujours ses relevés et y fait référence. À Alice, je concède qu'avec le temps les bleuets sont peut-être devenues des framboises dans ma mémoire; on cueillait les deux dans le même boisé. Comme notre Hélène et Monique étaient déjà parties et que Thérèse semble avoir été absente ces semaines-là, nos cousines ont été livrées aux trois garçons (16, 14 et 12 ans) quand elles n'étaient pas avec notre mère. Cela les a aidées à retenir davantage de choses de ces beaux jours. Je regrette, mais pas trop finalement, d'avoir exagéré un peu avec elles. Maurice et Albert ont aussi dû avoir leur part.

Alcide et l'anglais

Toujours en 1958. Voici des souvenirs de Maurice Courchesne.

L'oncle Alcide nous racontait qu'en arrivant aux "États" il ne parlait pas anglais. Bien entendu, quand il a trouvé un emploi dans un chantier forestier il s'est mis à l'écoute des autres afin d'apprendre cette langue au plus tôt. Ce qui l'a marqué et étonné, c'était l'apparente vulgarité des termes utilisés par ces hommes de chantier. Par exemple, probablement en parlant de leur petite amie ou épouse, ils utilisaient le mot "she", et le matin au déjeuner il entendait souvent le mot "breakfast". Le comble était le mot "through", heureusement entendu moins souvent. Remarque que lors de ma première visite à L'Expo 67, une dame américaine m'a demandé le terme français pour désigner un certain animal à peau lisse et au nez long qui nageait dans un bassin d'eau glacée... Je l'ai renseignée correctement sans arrière-pensée et elle a été tellement incrédule qu'elle m'a répété la même question.

Commentaire: Jean-Louis Bonin

Ce souvenir est pour en rajouter sur les fameux mots en anglais d'Alcide. Dans les premiers jours où Alcide travaillait aux États, son boss lui dit: « go and bring back a shovel ». 10 minutes plus tard, Alcide est arrivé avec un cheval. Alcide avait besoin de chaussures, il demande à un gars comment dire cela en anglais. Le gars dit: « snick ». Alcide se rend au magasin et se répète souvent: « skin ». Il se présente au comptoir avec beaucoup d'assurance: « I want skin ». Le magasin était plein de monde. Le commis l'a fait patienter et quand tout le monde fut parti, il amène Alcide dans l'arrière-boutique et baisse ses culottes. Personnellement j'ai toujours pensé qu'Alcide avait inventé cette histoire.

Commentaire 2: Jean-Louis C.

Ouf! Il est temps que nous passions aux souvenirs des adultes.

DEUXIÈME PARTIE: SOUVENIRS D'ADULTES

Ma cousine Thérèse

Nous sommes toujours en 1958, l'année où Thérèse a eu son brevet et a commencé à enseigner. C'est Jean-Louis Bonin qui écrit.

J'ai certainement fait une visite chez oncle Eugène avec mes parents vers mes 15 ans, peut-être lors d'une visite chez mes parents alors que j'étais postulant chez les Frères du Sacré-Coeur. Je me souviens alors d'avoir appris que Thérèse avait obtenu son certificat d'enseignante. Elle était justement là Thérèse et elle dégageait une espèce d'une belle assurance qui m'a bien impressionné. Comme je me destinais à la même profession qu'elle, j'ai gardé intérêt à rester renseigné sur son cheminement. Ma mère me donnait de temps en temps des nouvelles de la famille Courchesne, cela me permettait de suivre la carrière de professeur de ma cousine. Si je m'abuse, elle aurait enseigné un certain temps à Valcourt. Un moment donné, j'ai été **frère recruteur** et il se peut bien que j'aie visité, à la recherche de prospects, les garçons de 7ième année de son école à Valcourt. Mais il faudrait voir si les années concordent.

Commentaire 1: Maurice C.

Thérèse a enseigné à Notre-Dame-des-Bois, puis à Valcourt pendant l'année 1967-68 et enfin à St-Basile-le-Grand, jusqu'à sa retraite.

Commentaire 2: Jean-Louis B.

Toute une surprise, en revoyant mon pedigree d'enseignant, je constate que c'est en 1967-68 que j'ai visité l'école à Valcourt où Thérèse enseignait.

Première messe de Jean-Louis Courchesne

Gérard Bonin écrit:

Un des souvenirs importants fut la première messe de Jean-Louis à l'église de South Durham. Nous étions tellement contents d'avoir le privilège d'assister car c'était notre cousin dont on était tellement fier.

Commentaire 1: Jean-Louis B.

J'ai vécu un événement semblable avec la même intensité émotionnelle. C'est à l'occasion de mes vœux perpétuels à Bromptonville. J'avais invité tous mes oncles et tantes du côté des mes deux parents, J'ai encore la photo où Eugène et Albertine me paraissent encore jeunes surtout Albertine dans une superbe robe blanche.

Commentaire 2: Jean-Louis C.

J'avais été ordonné prêtre la veille, 17 décembre 1966, à la cathédrale d'Ottawa. Papa avait loué un autobus. Ceux qui sont venus de Drummondville sont partis très tôt, ont fait un détour pour ramasser la famille à South Durham, et sont arrivés à Ottawa bien à temps pour la célébration. Cela prenait plus de temps qu'aujourd'hui, car il n'y avait que quelques tronçons d'autoroute. Nous sommes revenus le soir et tout ce monde s'est retrouvé à South Durham le lendemain. L'église était pleine. Au banquet, il y avait plus de deux cents personnes.

Jean-Louis, tu m'avais fait cadeau d'une Bible de Jérusalem de format mini. Quand je n'ai pu être capable de la consulter à cause de ma vue, je l'ai transmise à un jeune confrère que j'accompagnais pour ses vœux perpétuels.

Albertine et Anne-Marie, bien proches l'une de l'autre

Voici le témoignage de Gérard Bonin

Comme Albertine est l'aînée de Anne-Marie d'un an seulement, je crois qu'il y a eu une chimie entre ces deux sœurs. Ma mère avait beaucoup d'estime et d'amitié pour Albertine, Eugène et tous les enfants. De mémoire, elle correspondait de façon régulière avec les sœurs religieuses qui étaient en mission. Cela a favorisé l'amitié et l'entraide entre leurs maris, dont je me rappelle un fait : Oncle Eugène a eu un accident de voiture sur la rue Jean-de-Brébeuf et Alcide aurait fait le taxi pour le retourner à South-Durham. C'est

maman qui m'avait expliqué et nous étions tous restés à la maison. Il me semble qu'il n'y avait pas de blessé et qu'il n'y avait pas de passagers.

Témoignage de Jean-Louis Bonin

Ma mère était bien attachée à ses frères et sœurs, cela se sentait dans ses jasettes et dans toutes les notes qu'elle écrivait dans un petit carnet que j'ai encore en ma possession, je pense qu'à son décès, j'ai pu ramasser les cartes mortuaires de la plupart de ses frères et sœurs décédés. Elle avait un contact assez difficile avec les gens et à cause de ses lourdes tâches familiales, elle n'était pas une visiteuse; avec Albertine on a toujours senti qu'elles avaient une grande complicité. De mémoire, nos visites à Durham-Sud ont été nombreuses. Ce n'est sans doute pas par hasard que c'est chez Albertine qu'on a séjourné lors de notre immigration au Canada.

Commentaire: Jean-Louis C.

Oui, il y avait une grande amitié entre nos mères. Quand Anne-Marie s'est mariée, le Vermont était très loin avec les routes qu'on avait alors. Depuis ce moment, elle se sont souvent écrit. Pour ce qui est de l'accident, c'est arrivé vers le 1er janvier 1959. Nos parents étaient seuls et avaient visité entre autres grand-père Lemire. Thérèse et les trois gars étions restés à la maison. La portière du côté de maman avait été fortement endommagée. Maman nous avait appelés de chez vous. Ils étaient revenus avec l'auto, mais ils ont dû avoir froid car la portière était attachée avec une corde et un carton tenait lieu de vitre. Heureusement, aucune blessure.

Dernières rencontres Avec Alcide et Anne-Marie

Récit de Jean-Louis Courchesne

Il est facile pour moi de me rappeler la dernière fois que j'ai vu mon oncle Alcide. Notre mère vivait ses derniers jours au CHU de Sherbrooke. Elle y est décédée le 3 août 1989. C'était donc vers la fin de juillet 1989. Alcide était déjà malade et était venu avec votre mère et Claire. Il était en train d'écrire ses mémoires ou quelque chose de semblable. Vous avez dû en hériter. Quand il est décédé le 29 janvier 1991, j'étais en France. Votre mère m'avait écrit à cette occasion. Elle me parlait évidemment de votre père et de ses derniers moments.

En 1992, je suis revenu au pays, mais ce ne fut que pour un an. J'ai alors fait partie de l'équipe de prédication itinérante, basée à notre maison de Drummondville. En septembre, avec ma soeur Monique qui était en congé, j'ai visité quelques oncles et tantes Lemire. Nous avons dîné chez votre mère en étant loin de penser que nous la voyions pour la dernière fois. Elle parlait de ses

enfants au passé et au présent. Vous veniez de changer les fenêtres de sa maison.

Elle est décédée un peu moins de deux ans plus tard le 11 juin 1994. J'arrivais de Rome et me rendais aux États-Unis quand Gérard m'a rejoint. J'ai aussitôt retarder ce voyage de deux jours pour présider la célébration des funérailles de cette tante, votre mère, grande amie de la nôtre et que nous aussi aimions beaucoup, comme nous aimions aussi votre père, notre oncle Alcide. Heureux sommes-nous, vous et nous, d'avoir eu de tels parents!

Commentaire: Claire B.

J'avais accompagné mes parents pour cette rencontre auprès de Albertine au CHUS; concernant Alcide, il y avait déjà six ans déçoulés depuis son opération au niveau des poumons. En effet, dans ces années-là, il a écrit "L'Histoire qui'a...". Papa utilisait souvent cette expression avant de formuler une opinion ou de répondre à une question. Oui, nous en avons toutes et tous une copie. Le lancement officiel a été fait sur la rue Goupil, le 27 août 1989, en présence de Anne-Marie, Claire, Clément et Diane, Huguette et Jean-Louis, lesquels avec contribué à éditer ce livre des mémoires d'Alcide.

Concernant le « bee » pour changer les fenêtres de la maison, Gérard a été le contremaître et plusieurs ont donné un coup de main. Cela a été un magnifique cadeau qu'on a fait à notre mère qui nous avait tout donné.

TROISIÈME PARTIE: LES LEMIRE-COURCHESNE

Brins historiques et généalogiques

Les premiers enfants d'Anne-Marie et d'Albertine se sont envolés bien tôt comme Jean-Louis Bonin le rappelle ici.

J'ai récemment découvert que Eugène et Albertine avaient eu une fille nommée Marie-Rose-Hélène, née en 1931 et qui n'a vécu que 2 mois et demi. Cela m'a fait une drôle d'impression car notre frère aîné, Infant « Bonnait » n'a vécu que quelques minutes.

Eugène et Albertine ont élevé leurs premiers enfants à St-Frédéric et à St-Simon; dans les actes de baptême, Eugène y est cité comme machiniste au Coton.

Commentaire 1: Jean-Louis C.

Nos parents ont nommé notre soeur aînée actuelle Hélène. Maman a souvent fait allusion à Rose-Hélène. Nos parents l'avaient vu vivre durant deux mois et demi. Puis il fallut attendre plus de deux ans avant d'entendre gazouiller la petite Hélène qui, durant toute leur vie a été une source de joie.

Commentaire 2: Maurice et Jean-Louis C.

À la fin de 1945, notre famille et celle d'Arthur Courchesne et de Rose-Anna Lemire s'installaient ensemble sur une ferme de South Durham. L'accueil des

gens du lieu a été remarquable et notre intégration rapide. Nous étions vraiment chez nous!

Papa a été vite remarqué. Dès 1946, et durant plus d'un quart de siècle, il a occupé diverses fonctions. Il a été président de la commission scolaire durant près de quinze ans, a été conseiller municipal pour quelques mandats (il l'avait été à St-Simon), il s'est occupé de plusieurs organismes comme l'Union des Cultivateurs, et a aussi été marguillier. Une responsabilité englobe tout cette période: il a été le président-fondateur de la Caisse Populaire durant vingt-cinq ans.

Lors de la Saint-Jean-Baptiste de 1976, notre père a été l'invité d'honneur d'une soirée organisée par la SSJB, dont il avait été président de nombreuses années. Il a pris la parole et a remercié les citoyens de Durham-Sud, qui avaient été si accueillants pour les nouveaux que nous étions en 1945 et lui avaient fait confiance si rapidement.

Peut-être ressemblions-nous alors aux immigrants que vous avez été chez nous cinq ans plus tard. Pas vraiment, car vous étiez de la famille. Mais quelle merveille que l'accueil de ces gens!

Mort de l'oncle Arthur Courchesne (24 juin 1946)

Il s'agit ici du plus ancien événement rapporté par un membre de la famille Bonin. Il fait partie de notre histoire commune. Nous lirons d'abord le récit de Gérard Bonin, qui avait six ans à l'époque. Viennent ensuite une mise en contexte et les souvenirs du plus jeune témoin en mesure de se rappeler l'événement. Je termine en parlant des suites de ce drame pour Rose-Anna et ses enfants ainsi que pour notre famille.

Voici le souvenir de Gérard Bonin: Je me souviens du décès de l'Oncle Arthur Courchesne. J'avais environ 5 ans. Nous avons fait le trajet de Winooski, Vt. pendant la nuit. En chemin, dans une courbe, une auto était à grande vitesse en sens contraire et Alcide a donné un coup de roue qui nous a entrés dans le fossé et un autre qui nous en a sortis. Je vous assure que personne dans l'auto a pu dormir pour la balance du trajet.

Une fois arrivé, il y avait beaucoup de personnes. La table était mise et les gens mangeaient. Quand une chaise se vidait, un autre personne prenait la place. L'oncle Arthur était exposé dans un cercueil dans le salon. Ce fut pour moi, le premier souvenir de ce qu'est la mort et de plus, il y avait tellement de mouches sur son visage et ses mains et bien qu'une personne les enlevait, elles revenaient continuellement. J'ai toujours ce souvenir des mouches après tellement d'années.

Il pleuvait beaucoup et je me souviens que plusieurs fleurs étaient sur le perron. Les gens semblaient dormir un court temps et étaient remplacés.

Les personnes récitaient le chapelet de temps en temps.

Mise en contexte et souvenirs par Jean-Louis Courchesne

Arthur Courchesne est décédé tragiquement à 46 ans le 24 juin 1946, tué par un cheval qu'on venait d'emprunter pour le temps des foins. Pour ceux et celles qui liront cette section de nos souvenirs, en voici le contexte. Deux familles dont les enfants étaient doublement cousins vivaient sous un même toit, sur une ferme de South Durham, depuis l'automne précédent (1945). Arthur Courchesne et Rose-Anna Lemire avaient huit enfants: Lucille et Germaine avaient entre seize et dix-huit ans; les six autres avaient de treize à quatre ans. Eugène Courchesne et Albertine Lemire venaient d'avoir leur sixième le 6 mai; Hélène, l'aînée, avait douze ans.

Notre ferme était dans le onzième rang, à quelques kilomètres du village. Plusieurs routes principales étaient encore en gravier; imaginez les rangs de campagne! Nous n'avions ni électricité ni téléphone; on utilisait une génératrice lors de la traite des vaches. En passant, je mentionne ce souvenir d'enfance: le résidu de courant permettait d'écouter à la radio « Un homme et son péché » sur semaine, la soirée canadienne (qui se terminait toujours par «Domino, les femmes ont chaud») le samedi soir, et la messe à l'Oratoire Saint-Joseph, le dimanche matin.

J'avais quatre ans quand mon oncle est mort. J'ai quelques images très précises de cette funeste matinée. On savait que mon oncle se mourait. Les plus âgés tenaient les enfants dans la maison. Je revois clairement papa qui annonçait l'accident à ma tante. Les plus vieux se souviennent que Clément partait à bicyclette pour le village avertir le curé et téléphoner au docteur, à Acton Vale. Je me rappelle l'entrée du corps, sur une civière, à deux pieds devant mes yeux. J'étais exactement au même endroit où, un mois et demi plus tôt, maman passait avec notre petit frère Maurice. Cela avait alors été la joie qui entraînait avec la vie, c'était maintenant la mort avec le désarroi et une immense tristesse que les enfants sentent mais dont ils ne réalisent pas l'ampleur. Puis j'ai un vague souvenir du salon et de mon oncle dans son cercueil. Tout était sombre et noir.

Cette tragédie a bousculé notre vie et changé complètement celle de nos cousins et cousines. On sait comment ils s'en sont sortis, mais la vie pour eux n'a pas été facile. Rose-Anna est partie pour Saint-Simon à Drummondville en décembre 1946 avec ses enfants, sauf Clément (12 ans), filleul de mes parents, qui est demeuré avec nous quelques années (1950 probablement). Nous avons quitté cette ferme à l'automne 1948 pour nous installer sur une autre près du village, où Albert habite toujours. C'est là que notre père, Eugène, est décédé, le 25 septembre 1981.

Les deux familles Lemire-Courchesne ont toujours conservé des liens privilégiés. Il faudrait plusieurs pages pour raconter ce que nous avons vécu et les amitiés qui se sont ajoutées aux liens de parenté. Je pense par exemple à Germain, juste un peu plus âgé que moi, qui a pratiquement adopté notre père pour le sien et qui a été un vrai grand-frère pour Albert, Maurice et moi.

À ce sujet, voici ce qu'écrit notre cousin Jean-Louis Bonin: « Germain Courchesne avait une maladie grave et il en est mort jeune. On s'est rendu au salon quelques Bonin, car on l'aimait bien. Et c'est Jean-Louis Courchesne, père

montfortain et notre cousin commun qui a fait son éloge; c'était tellement beau, j'ai compris à ce moment-là que leurs liens d'amitié étaient très forts depuis longtemps ».

Germain avait eu une transplantation de rein en 1990. Il avait d'autres problèmes dont certains à cause des remèdes qu'il devait prendre. En juillet 2006, il a fait un ACV à l'urgence de l'hôpital et n'a pas repris conscience avant de mourir une dizaine de jours plus tard (16 juillet) à 67 ans. Il demeure comme le symbole de l'amitié qui unit notre famille et la sienne.

1946: c'était une autre époque et, pour dire vrai, un autre monde. La moitié de ceux qui vivaient dans cette demeure le jour du drame ne sont plus, dont quatre des enfants d'Arthur et de Rose-Anna. J'y étais, le plus jeune de ceux qui pouvaient retenir quelque chose. Le matin du 24 juin de cette année (2021), je me lèverai en me disant: « Cela fait soixante-quinze ans aujourd'hui que l'oncle Arthur est mort! ».

CONCLUSION

Voilà ! Ici se termine notre voyage sur les « îles de l'enfance » et dans un passé plus récent. Nous y sommes entrés enfants et, au-delà de ces souvenirs qui font partie de notre « bon vieux temps », nous revenons à l'âge que nous devons assumer aujourd'hui. Toutes les époques ont eu leur « bon vieux temps ». Il y a un siècle déjà, le peintre Massicotte a produit des fresques remarquables pour illustrer le bon vieux temps de nos ancêtres au Québec. Bien avant lui, vers l'an 400, saint Augustin écrivait: « Le bon vieux temps n'est le bon vieux temps que parce qu'il n'est pas aujourd'hui ». Nos petits-enfants parleront-ils de notre époque comme du bon vieux temps? Beaucoup le feront sans doute, car la pandémie actuelle sera oubliée, comme la grippe espagnole. Nous tous grands et petits, qui avons lu ces souvenirs de famille, souvenons-nous que, comme l'ont fait nos parents et grands-parents Anne-Marie et Alcide, Albertine et Eugène, c'est chaque jour aujourd'hui qu'il faut embrasser la vie et construire le bon vieux temps de demain. Les enfants de toutes les époques ont droit à de beaux souvenirs. Ainsi va la vie!

Merci à Jean-Louis et Gérard Bonin qui, en me confiant la rédaction finale de ces souvenirs, m'ont fait revivre ces moments de notre histoire de famille.

Jean-Louis Courchesne
27 janvier 2021